

Laurent Montaron

28 janvier - 15 mars 2009

Né en 1972 à Verneuil-sur-Avre (Eure, Haute-Normandie), Laurent Montaron est diplômé de l'Ecole supérieure d'Art et de Design de Reims depuis 1995. Représenté par la galerie schleicher+lange, il vit et travaille à Paris.

Déjà présent sur la scène internationale (Kunstverein, Freiburg – Museum für Gegenwartskunst, Siegen – LMAKProjects, Chelsea, New York – la Galerie, Noisy-le-Sec,...), Laurent Montaron se voit offrir en ce début d'année 2009 un moment de forte visibilité en France, avec une exposition monographique organisée par l'Institut d'art contemporain, et l'exposition *AYYLU*, présentée de manière quasi simultanée par le Frac Champagne-Ardenne (du 19 février au 19 avril 2009).

À l'Institut d'art contemporain, des œuvres existantes et de nouvelles productions rendent compte de la diversité des modes d'expression de l'artiste : films, installations, photographies, objets, installations sonores.

À travers ces différents dispositifs, Laurent Montaron traite l'image et ses codes de représentation (l'image photographique, l'image filmique, l'image-objet), pour explorer la relation possible de l'image avec le réel ou avec le récit, et pour aborder la question de l'interprétation. C'est dans ce sens également qu'il interroge les conjonctions de l'image et du son ou celles de l'image et du langage – le langage étant, comme dans la psychanalyse, l'outil principal de l'interprétation.

Laurent Montaron s'intéresse aussi à la transcription du temps, à l'« image-temps » et à l'« image-mouvement » telles qu'elles ont été analysées par le philosophe Gilles Deleuze.

Le rapport de l'artiste au cinéma se traduit notamment par son intérêt pour le processus d'enregistrement et par une mise en mouvement subtile de l'image, aussi fixe soit-elle. La dimension illusionniste de l'image en mouvement (comme dans le cinéma) est par exemple révélée par l'adjonction d'un ventilateur devant la projection d'une diapositive. Laurent Montaron cherche à anticiper la perception par le spectateur, il entend non seulement fabriquer des images mais aussi des situations devant les images.

L'importance accordée par Laurent Montaron à l'interprétation se matérialise par la présence de nombreux indices dans ses œuvres – qui préservent la dimension énigmatique de l'ensemble – et par le rôle des titres et des légendes. Elle permet aussi d'orienter son propos sur l'articulation des sciences aux croyances, par la question d'un futur prédéterminé et les nombreuses évocations de pratiques divinatoires.

Ainsi, Laurent Montaron sonde l'expérience du temps et de la mémoire, à travers les images de la psyché et les phénomènes de projections ou de prédictions. L'évocation des facultés extra-sensorielles de l'individu, des

questions liées au destin ou à une possible « clairvoyance », confèrent aux recherches de Laurent Montaron une dimension fortement suggestive. Sur le mode du nœud borroméen de Lacan, le travail de Laurent Montaron cristallise l'articulation de l'imaginaire (notre vision et notre construction d'images), du symbolique (notre utilisation du langage pour donner du sens) et du réel (notre expérience du monde).

L'attention portée à la notion de parcours et à la conception de dispositifs est centrale dans le travail de Laurent Montaron. Pour l'exposition à l'Institut d'art contemporain, dont il investit toutes les salles, l'artiste met en forme une recherche approfondie de spatialisation (de l'image, du son, du temps) de telle sorte que le visiteur puisse avoir la sensation de pénétrer dans un film.

Laurent Montaron a souhaité créer des respirations dans l'agencement des œuvres en faisant alterner les films (prépondérants dans sa production), à l'effet immersif, avec les œuvres visuelles ou sonores présentées dans des espaces plus ouverts.

Le sens du parcours est volontairement non linéaire, ni orienté d'un côté ou de l'autre, en accord avec la question du hasard qui traverse tout son travail.

[salle 1]

Sans titre (*D'après la Sonosphère d'Elipson*) (2006) est une installation sonore produite avec la participation de l'Orchestre du Capitole de Toulouse. Pour réaliser cette pièce, l'artiste a fait s'accorder l'orchestre, non pas sur le « la » du hautbois, mais sur celui de la tonalité du téléphone, une sinusoïde émise lorsque l'on décroche le combiné.

Diffusée tel un bourdon, cette note continue, dont l'oscillation est progressivement modifiée, évolue imperceptiblement, en donnant à entendre tous les tons de la gamme. Durant les quelques dix minutes de l'enregistrement, l'orchestre tente de joindre son accord à cette mélodie monocorde. La musique, presque statique, est enveloppée d'harmonies dissonantes passant par des mouvements ascendants suivis de décélérations proches de la chute. La puissance évocatrice de cette pièce s'incarne avant tout dans l'impact physique qu'elle peut avoir sur le spectateur.

L'artiste avait disposé six micros stéréo dans la salle de concert, dont il restitue ici le processus d'enregistrement et de diffusion par une mise en espace spécifique : Laurent Montaron suspend une enceinte dessinée par Elipson, à la forme de dodécaèdre, avec un haut-parleur sur chacune de ses faces, dans une salle dont les murs sont recouverts d'isorel perforé. L'espace, ainsi transformé en studio d'écoute, retrouve une esthétique et une acous-

L'Institut d'art contemporain, Villeurbanne

Outil de création et de recherche pour l'art actuel, l'Institut d'art contemporain développe, *in situ*, une activité d'expositions et de rencontres combinée à la constitution d'une collection d'œuvres au rayonnement international. Il prolonge ses activités de recherche, *ex situ*, par la diffusion de la Collection Rhône-Alpes sur l'ensemble de la région et par la réalisation d'expositions d'artistes émergents. L'Institut collabore ainsi avec de nombreuses structures partenaires, renforçant par là même le réseau de l'art contemporain en Rhône-Alpes.

tique des années 1960-70, notamment celle de films d'anticipation comme *2001, l'Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick (musique du compositeur hongrois György Ligeti).

La diffusion synchrone, par les douze enceintes, des six pistes sur lesquelles fut enregistré le morceau, provoque de légers effets de déphasage selon le déplacement du spectateur.

La démarche de Laurent Montaron pourrait évoquer les recherches de Karlheinz Stockhausen, ou de György Ligeti, formes pionnières de la musique contemporaines pour les notions de multi-écoute et de spatialisation du son.

[salle 2]

Rounded With A Sleep [Drapés dans un sommeil] (2006), reprend le titre d'un film réalisé la même année par l'artiste, qui montrait un groupe d'adolescents désœuvrés s'adonnant aux jeux dangereux dits de la « strangulation ludique » basés sur l'expérience de l'évanouissement provoqué par l'étranglement. Le titre est extrait d'une phrase de Shakespeare dans *La Tempête* : « Nous sommes faits de l'étoffe dont sont tissés les songes, et notre vie si courte a pour frontière un sommeil ». [*We are such stuff / As dreams are made on / and our little life / Is rounded with a sleep*. Scène I, Acte IV]. Dans un espace plus proche du lieu de passage que de la salle d'exposition, Laurent Montaron installe un

néon bleu, tel que l'on peut en trouver dans certains lieux publics comme les gares (principalement en Allemagne). Ces néons bleus sont censés empêcher les toxicomanes de distinguer leurs veines, pour ainsi limiter leur pratique addictive. L'artiste pointe ici l'existence d'un corps social et de son système contraignant, en même temps que la frontière fragile entre une réalité de vie et le « grand sommeil »...

[salle 3]

Constituée d'une chambre d'écho encastrée dans un mur, ***Melancholia (2005)*** appartient aux œuvres de Laurent Montaron qu'il qualifie d'« objets-images » et de « ready-made aidés ». Le « Space Echo » est une machine destinée aux musiciens, commercialisée à la fin des années 70. Grâce à une bande magnétique mise en boucle, cette chambre d'écho avait la propriété de pouvoir reproduire artificiellement l'acoustique d'espaces produisant sur le son une réverbération ou un écho. Le mécanisme d'enregistrement, visible, se prête à l'allégorie. Vidée de sa fonction sonore et présentée comme un bas-relief, la chambre d'écho focalise l'attention sur sa constitution formelle, tout particulièrement le dessin d'enroulement que forme la bande magnétique. Celui-ci s'apparente au ruban de Möbius (aussi appelé « bande de Möbius » ou « anneau de Möbius »), qui désigne une bande courbe fermée, caractérisée par

sa torsion interne et sa réversibilité. Le ruban de Möbius a fait l'objet de nombreuses spéculations, notamment psychanalytiques (Lacan) et philosophiques. L'éternel mouvement circulaire contenu dans l'œuvre *Melancholia* peut évoquer une certaine vision du temps qui passe ou qui tourne à vide par le fait d'un état de tristesse profonde, comme l'indique le titre qui est également celui d'un célèbre auto-portrait gravé d'Albrecht Dürer (1514).

La Reine au-dessus du creux de main (2008) est la photographie d'une main qui lance des osselets. La paume ouverte laisse apparaître la figure de la « Tête de mort », où quatre osselets sont coincés entre chaque doigt et le cinquième, rouge (appelé la « Reine », qui ne doit jamais tomber par terre) est suspendu en plein vol. Dans la Grèce antique, les osselets, en os de mouton, étaient à la fois des jeux de hasard et des objets pour prédire l'avenir. Désormais en plastique, ils sont surtout envisagés comme divertissement (jeu d'adresse).

L'artiste évoque ici des pratiques divinatoires qui interrogent le déterminisme ou le hasard de nos vies. De manière récurrente, Laurent Montaron met en scène cette quête, en valorisant toujours l'irrésolution de l'énigme, la part de magie et de mystère, ici restituées notamment par le halo de lumière sur la main qui émerge de l'obscurité.

[salle 4]

Silent Key (2009) est une pièce basée sur les notions de présence ou d'absence et sur l'articulation entre ce qui est codifié, nécessitant donc des clés de lecture, et ce qui est transmis (à distance ou à retardement). *Silent Key* fonctionne ainsi sur un mode performatif, énonçant par son titre même le dispositif qu'elle met en œuvre. Le spectateur entre dans une salle faite de silence et de vide, accentués par un éclairage spécifique qui tend à la lumière du jour. C'est seulement une fois que l'on a quitté cet espace que l'on peut entendre un message enregistré, appelé « Silent Key ». Il s'agit d'une phrase en morse utilisée par les radios amateurs, un accusé de réception qui clôt sur le champ une émission radio (« a bien reçu la demande de cessation d'activité immédiate de toute émission radio », utilisé pour la première fois en 1961 durant la guerre d'Algérie). « Silent Key » désigne aussi l'instrument lui-même, une clé, servant à ce télégraphe.

Ce message devient audible pour le spectateur, alors même qu'il énonce un silence imminent, silence dans lequel on vient d'être plongé. Simultanément, le spectateur découvre la matérialité d'un mur en brique, un « envers du décor » ici rendu à l'état d'œuvre.

Laurent Montaron s'intéresse à la création d'une pièce qui, paradoxalement, n'existe qu'en notre absence et à travers ses « coulisses ».

[salle 5]

***Somniloquie* (2002)** a été produite lors de l'exposition *Subréel* au [mac] Musée d'art contemporain, Marseille. L'œuvre se compose d'une photographie de grand format incrustée dans le mur et d'une platine vinyle sur laquelle le spectateur peut faire tourner un « Dub plate » (disque vinyle dont la gravure s'efface au fur et à mesure des écoutes) qui a enregistré une personne parlant dans son sommeil.

La photographie représente un intérieur où figurent deux personnages : une femme endormie sur un lit et, à côté, un homme en train d'enregistrer. L'installation occupe la salle d'exposition de telle sorte qu'elle recrée un espace intime proche du salon d'écoute.

Pour cette œuvre, Laurent Montaron a utilisé un mode d'enregistrement analogique, à l'aide d'un magnétophone à bande et d'un microphone, pour saisir de manière quasi documentaire la voix d'une femme parlant dans son sommeil.

La mise en espace de l'œuvre joue sur un aller-retour entre distance et proximité. La composition de l'image photographique concourt à créer un espace clos, dans lequel chacun des personnages est absorbé par un monde intérieur. C'est par le salon d'écoute que le visiteur peut pénétrer dans cette intimité, en ayant accès à la part la plus inconsciente du langage de l'un des personnages, la parole du

sommeil, en quelque sorte coupée du corps.

Souvent dans ses œuvres, Laurent Montaron crée une disjonction entre le son et l'image, de même qu'il brouille la frontière entre le réel et sa représentation, par la mise en abîme du processus d'enregistrement.

[salle 6]

***BALBVTIO* (2009)**

Co-produit avec le Frac Champagne-Ardenne, *BALBVTIO* est une œuvre inédite composée de deux films identiques projetés côte à côte. Elle constitue une narration cinématographique, mais également une mise à distance de la rhétorique même du cinéma. Générés par deux prises de vues différentes, à partir d'un même scénario, ces films placent le contenu de l'histoire sur un autre plan que celui de la matérialité de l'image.

Dès les premières images, le spectateur est confronté à une vision tout à la fois dédoublée et légèrement décalée, mis en situation de percevoir instantanément un film, sa duplication (mais lequel serait le double de l'autre?) et l'écart infime de l'un à l'autre, ainsi que son propre écart à cet écart même. L'œuvre renvoie à la réflexion du philosophe Clément Rosset, *Le Réel et son double. Essai sur l'illusion* (1976) : « Telle est bien la structure fondamentale de l'illusion : un art de percevoir juste mais de tomber à côté dans la conséquence. L'illu-

sionné fait ainsi de l'événement unique qu'il perçoit deux événements qui ne coïncident pas, de telle sorte que la chose qu'il perçoit est mise ailleurs et *hors d'état de se confondre avec elle-même*. Tout se passe comme si l'événement était magiquement scindé en deux, ou plutôt comme si deux aspects du même événement en venaient à prendre chacun une existence autonome ».

Le titre de l'œuvre désigne cette répétition du même, un bégaiement ou un balbutiement, de même qu'il peut s'entendre comme un babil, entre propos originel et langue universelle. Il indique la réflexion de l'artiste sur le fonctionnement narratif et sur les problématiques du langage en lien avec les questions de la traduction et de l'interprétation.

[salle 7]

Bruit blanc (2006) utilise un synthétiseur analogique modulaire Doepfer, qui crée aléatoirement le son du vent. Ce traitement sonore peut rappeler celui qu'avait employé Hitchcock en 1963 pour son film *Les Oiseaux* (cris des oiseaux manipulés électroniquement par un synthétiseur).

En physique, un bruit blanc se définit par un processus aléatoire dans lequel toutes les fréquences ont la même puissance. L'impression obtenue est celle d'un souffle, comme le son de l'effet de « neige » sur un téléviseur déréglé.

The Body of the river knows no boundaries [Le Lit de la rivière ne connaît pas de bornes] (2008)

Cette œuvre intervient en tant qu'indice dans le travail global de spatialisation conçue par Laurent Montaron pour son exposition.

Quatre fusils sont emballés dans un tissu dit « suiffé » (du nom de la graisse le recouvrant). Ils sont présentés dans une vitrine, au même titre que les objets précieux d'un musée d'histoire. Ils renvoient à une histoire passée mais pas encore disparue dans les mémoires de la jeune génération actuelle, dernière dépositaire de ce récit par les aïeux.

[salle 8]

Readings [Lectures] (2005) est un film tourné à l'Observatoire de Meudon. L'identité du lieu ne se révèle que progressivement, puisque la caméra parcourt lentement l'espace circulaire qui est plongé dans la pénombre et habité de la présence discrète de scientifiques en blouse blanche. Un accompagnement sonore grinçant contribue à la sensation générale d'oppression. L'image est ponctuée de sous-titres qui remplacent une voix off : des phrases injonctives, permettant l'identification directe du spectateur au narrateur du film. Ces phrases sont issues de propos que Laurent Montaron a recueillis à New York auprès de diseuses de bonne aventure. Elles s'apparentent donc

à des prédictions, dont le caractère intime suffisamment vague autorise une lecture subjective (par chacun) et universelle.

La scène finale du film se concentre sur la main ensanglantée d'un chercheur qui vient de perdre une dent. Laurent Montaron crée ici une allégorie du temps, le temps de l'univers et le temps de l'existence humaine, en confrontant deux formes d'observation, celle de l'astronomie à travers le décor d'un observatoire du ciel et celle de l'astrologie ou de la voyance, tournée vers la finitude du destin humain.

[salle 9]

After [D'après] (2007) est une image fixe (un ekta) projetée et coupée constamment par les lames d'un ventilateur industriel modifié, inséré entre le projecteur de diapositive et l'écran. La vitesse rotative du ventilateur a été changée de façon à intercepter le faisceau lumineux de la projection, à une vitesse qui évoque une suspension entre deux images. L'intermittence de l'image crée une sensation de persistance rétinienne, entre la disparition et l'apparition, comme les images de l'inconscient et du rêve. L'impression d'éternel retour est réitérée par l'objet de l'image : une mise en scène où un soldat en tenue de camouflage hivernale, perdu dans une tempête de neige, est lui-même dans

un décor de cinéma.

Les empreintes de pas dans la neige s'arrêtant soudainement devant le personnage soulignent le mouvement suspendu et perturbent notre compréhension de la temporalité, entre celle de la scène et celle de l'image. Le spectateur est, à la fois, confronté à une illusion de cinéma, une narration à clé et une sculpture cinétique.

[salle 10]

Pace [Allure] (2009) met à distance une projection en donnant à voir, par systèmes « d'écrans » interposés, l'artifice de son dispositif. L'image muette d'une projection 16 mm est visible au second plan derrière une vitre, le premier plan étant occupé par la présence de l'appareil de projection et de retransmission du son. L'image consiste en un cœur de carpe continuant à battre, dans le creux d'une main. Projeté en boucle pendant toute l'exposition, le film est soumis à l'usure naturelle tandis qu'il montrera indéfiniment la pulsation de ce cœur pourtant détaché de toute vie. Laurent Montaron met ainsi en abîme un processus artificiel qui interroge notre rapport à l'image, à la véracité et au sens.

Nœud borroméen (2009) est un autre indice « semé » par Laurent Montaron dans le parcours de l'exposition, pour devenir une véritable clé de lecture de tout son travail.

L'œuvre présente, par l'intermédiaire

du reflet dans un miroir, une bague Cartier dans une niche s'apparentant à un écran. Inspirée des formes graphiques de l'Art déco, la pièce originale a été dessinée par Jean Cocteau en 1924. C'est l'analogie de cette bague *Trinity* - bague aux trois anneaux entremêlés - avec le nœud borroméen, qui intéresse Laurent Montaron. Le mot « réel », gravé par l'artiste à l'intérieur de l'un des anneaux, renvoie explicitement à la théorie du nœud borroméen développée par Lacan – après celle du « stade du miroir » – dont le principe structuraliste réside dans l'intrication chez le sujet de trois fonctions permettant de comprendre les phénomènes psychiques : le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire. On ne touche jamais au réel, c'est ce qu'énonce cette œuvre de Laurent Montaron, qui matérialise ici l'insaisissabilité de l'objet comme de son image, par un dispositif spéculaire et une mise en abîme du langage.

Sans titre (2008) est la photographie prise à la chambre d'un pêcheur qui se tient sur des rochers en bord de mer, à l'entrée d'une grotte. Le geste qu'il effectue est un langage codé utilisé par les marins pour les contrebandiers. Sa main gauche tient une lanterne et sa main droite un miroir de signalisation dont on ne perçoit que le flash lumineux qui le masque en grande partie. La présence de la lumière dans l'image est doublement signifiante. Elle contribue à l'allégorie de la com-

position, qui renvoie au mythe de la caverne de Platon (Livre VII de *La République*) où les hommes tournent le dos à la lumière et ne voient que leurs ombres projetées sur la paroi. Platon met en lumière un parcours initiatique qui du monde sensible (des matières et des apparences) tirerait l'homme vers le monde intelligible (des idées) pour l'affranchir de ses préjugés, croyances et conformismes de pensée. Difficile d'accès, la connaissance de la réalité permettrait alors sa bonne transmission, et garantirait une forme de liberté et de responsabilité.

La lumière provient aussi du soleil éclairant le paysage, en hors-champ de l'image, donc à la place du spectateur. L'œuvre peut alors s'apparenter à une boîte trouée d'un rayon lumineux, comme un sténopé : à l'aube de la photographie, autrement dit aux origines de la captation artificielle d'un fragment de réalité.

[salle 11]

Will there be a sea battle tomorrow? [Y aura-t-il une bataille navale demain ?] (2008) est un film qui retrace le déroulement d'une expérience sur l'étude des facultés extra-sensorielles de l'individu. Il s'inspire de recherches menées par différents instituts, comme l'institut de parapsychologie de Freiburg (Allemagne) qui employait une machine appelée le « Psi-recorder ». Ce générateur de hasard est par exemple utilisé dans des expériences

de clairvoyance, de télépathie et de précognition. Ici, une femme, guidée par la voix d'un scientifique, tente de deviner lequel parmi cinq symboles sera tiré au sort par la machine située dans une pièce voisine.

Le titre du film est une question de logique posée dans la Grèce antique par Diodorus Cronus (thématisée sous le nom de l'argument dominateur), puis par Aristote, qui amène à la formulation des « futurs contingents » : la proposition ne pouvant pas trouver de réponse affirmée (le prédicat serait vrai ou faux, selon que l'événement serait nécessaire ou impossible), elle engendre plutôt des hypothèses alternatives dépendant à la fois d'informations manquantes et du hasard.

Laurent Montaron s'intéresse ici au statut ontologique du futur : le futur est-il écrit ? Y a-t-il des principes de causalité permettant de régir le monde et son devenir ? Comment les fondements de la logique et la pensée philosophique s'emparent-ils du concept de vérité ? Quels sont les rapports qu'entretient la science avec la croyance ?

[salle 12]

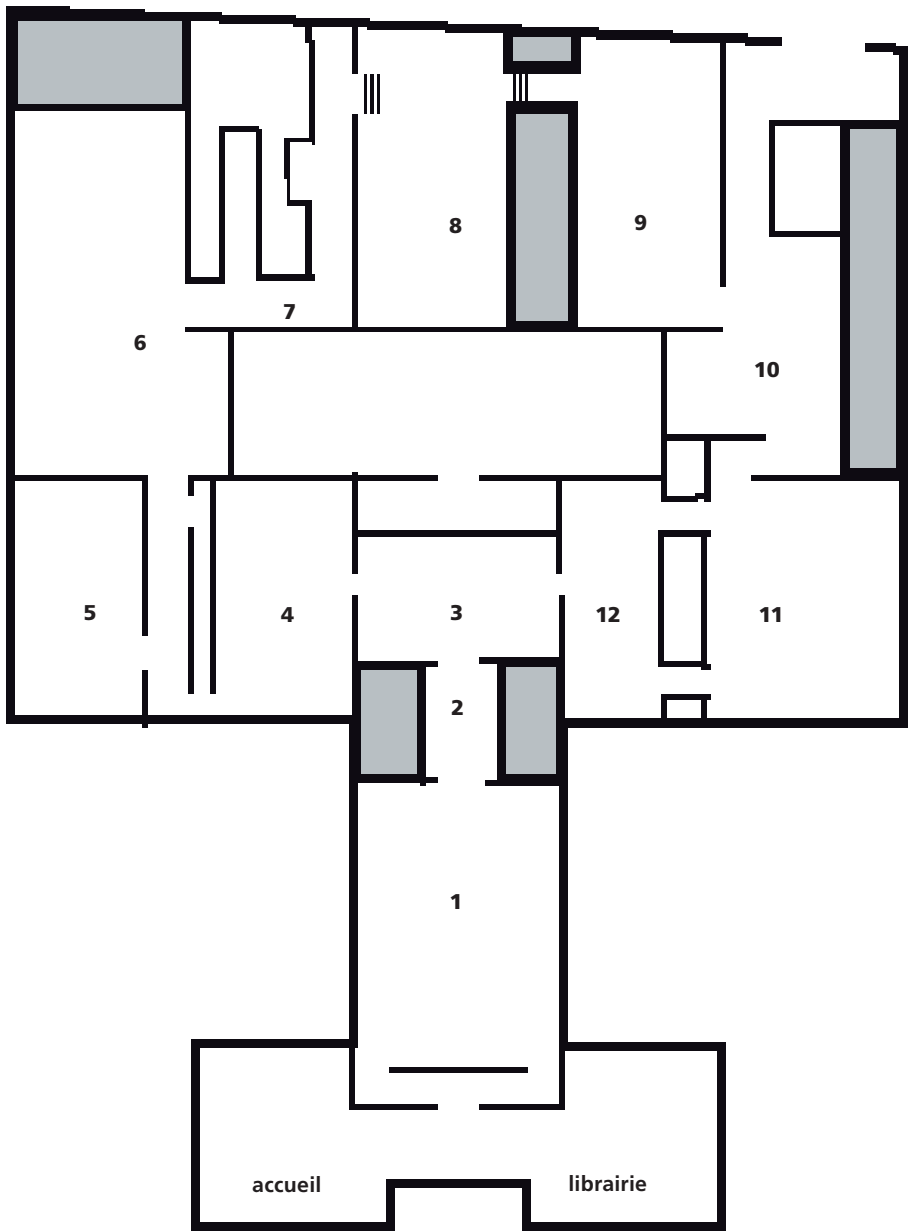
How is it that this long night is interrupted ? [Comment se fait-il que cette longue nuit ait été interrompue ?] (2008) est une œuvre réalisée par Laurent Montaron à la suite du film *Will there be a sea battle tomorrow*, avec l'idée du générateur de hasard.

Son titre est, en outre, une phrase présente dans ce film.

Deux ampoules identiques sont placées de manière symétrique par rapport à l'axe central d'un mur vide. À proximité, un interrupteur déclenche un circuit de commande électrique et un algorithme générant un choix aléatoire dans l'allumage de l'une ou l'autre des ampoules. Ce système binaire de hasard se met en place chaque fois que l'on actionne l'interrupteur. Laurent Montaron s'est approprié une puce inventée dans les années 60, qui applique un algorithme et génère du hasard.

Ce choix s'inscrit dans l'intérêt constant de l'artiste pour des outils « pré-informatiques » et certaines formes simples de technologies, pour restituer une image intermittente de notre compréhension du monde.

La question des lois du hasard et de la prévisibilité d'un dénouement est de nouveau posée.



Informations pratiques

Laurent Montaron

Exposition

du 28 janvier au 15 mars 2009

Accès

Bus C3 (arrêt Institut d'art contemporain)

Métro ligne A (arrêt République)

À 5 mn à pied de la gare Lyon Part-Dieu

Station vélo'v à 1 mn à pied

Ouverture

du mercredi au dimanche

de 13h à 19h

Visites commentées gratuites le samedi

et le dimanche à 15h et sur rendez-vous

Tarifs

Entrée 4 €, tarif réduit 2,50 €

Renseignements : 04 78 03 47 00

Remerciements :

Ulla von Brandenburg / Laurent Beugnet - F6GOX et le Musée de l'ARP Radio-Club de Paris / Julien Discert / EMA Fructidor / Aurélien Froment / Galerie schleicher+lange / Clemens Habicht / Hervé de Keroulas / Guillaume Leblon / Sébastien Mathieu / Thomas Merret / Mimo / Jo, Guy et Christelle Montaron Orchestre du Capitole / Jacques Perraut / Gérald Petit / François Quintin / Nathalie Rao / Evariste Richer / Cécile Le Talec / Laurent Troyon / l'entreprise Patrick Rambaud : Philippe Astier, Ludovic Marechal, Grégory Pey-Ravier / les graphistes deValence : Alexandre Dimos, Gaël Etienne / Cinéparts : Lionel Chomarar, Richard Declercq, Didier Samuel / Photographe : Blaise Adilon / Montage : Lucie Chaumont, Julien Derivaz, Cédric Mantel, Sélim Mohammedi, Guillaume Rabasse, Cécile Rivière, Aymeric Tarrade, Magali Vincent / Stagiaires: Marion Bertrand, Marie Griffay

L'artiste tient à remercier tous ceux, qui de loin ou de près, ont participé à l'élaboration de son travail et à la réussite de cette exposition.

L'Institut d'art contemporain bénéficie de l'aide du ministère de la Culture et de la Communication (Drac Rhône-Alpes), du Conseil régional Rhône-Alpes et de la Ville de Villeurbanne.

Institut

d'art contemporain

11 rue Docteur Dolard

69100 Villeurbanne

T. +33 (0)4 78 03 47 00

iac@i-art-c.org